

Avec le congé de carnaval, la semaine de cours ouverts est lancée dans le supérieur. Covid oblige, les futurs étudiants resteront derrière leur écran.

• Céline DEMELENNE

Marie (prénom d'emprunt) a 17 ans et termine ses secondaires. Comme beaucoup de jeunes de son âge, elle entamera des études dans le supérieur l'an prochain. À l'aise en sciences, son choix devrait se porter sur des études de pharmacie à Namur. Mais la crise sanitaire complexifie sa prise de décision. « Je suis assez stressée par rapport à ce choix, car j'ai peur de choisir une unifi qui ne me correspond pas. Je me dis aussi qu'il existe peut-être d'autres filières intéressantes, dont je n'ai pas connaissance. » La jeune fille se renseigne pourtant depuis l'année dernière. Le salon du SIEP (Service d'information sur les études et les professions) l'a beaucoup aidée dans son orientation, grâce aux échanges qu'elle a pu avoir avec plusieurs étudiants. « Aujourd'hui, pour me rassurer, j'aimerais assister à un cours sur place, sentir l'ambiance, mais ce n'est pas possible. »

Découverte numérique

Face à cette jeunesse en proie au doute, les universités et les hautes écoles ne proposent pas de cours en présentiel, mais ont mis les bouchées doubles afin de mettre en place des cours ouverts virtuels. « Cette semaine, nous organisons des conférences en live pour les rhétos, il y a aussi des cours enregistrés en vidéo, la possibilité de discuter avec des étudiants ambassadeurs de l'université, et même la mise à disposition de casques de réalité virtuelle pour découvrir le campus », indique Perrine Drygalski, en charge de la promotion des études à l'UCLouvain.

La formule est sensiblement identique à l'ULB où des cours seront dispensés via la plateforme Teams. « Certains professeurs ont plutôt décidé de donner

une leçon. L'idée étant d'expliquer, par exemple, ce qu'est l'anthropologie, quelle est la démarche scientifique de cette filière, etc. », avance Samuel Michel, responsable pour l'information sur les études et la vie à l'université (Infor-études).

Brasser large

Mais les jeunes seront-ils réellement attirés par cette démarche 100 % numérique ? C'est la grande inconnue.

« Cela dit, si on prend le cas des événements que nous avons organisés depuis le début de la crise, nous réunissons davantage de visiteurs que d'habitude. Par contre, ceux-ci restent globalement moins longtemps. Ils "visitent" le stand qui les intéresse, assistent à une conférence, posent leurs questions, puis s'en vont », souligne Samuel Michel.

Cette formule numérique présenterait néanmoins l'avantage de brasser large. Elle serait d'ailleurs tout à fait pertinente pour atteindre de futurs étudiants internationaux.

« Peu d'interactions »

Des pistes certes intéressantes, mais qui ne remplaceront jamais la visite sur place, estime nos interlocuteurs.

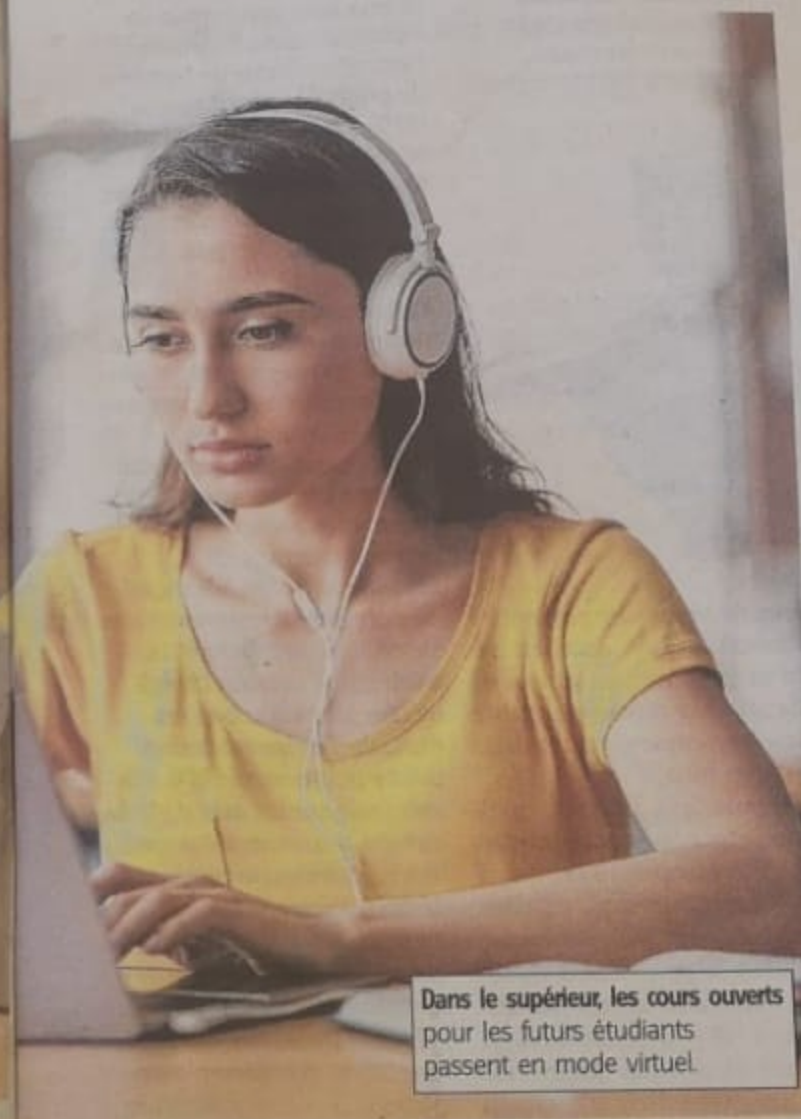
« Mais on ne peut pas faire autrement que de dispenser des cours virtuels, explique Anne-Sophie Vandevorde, chargée de communication à l'HénaLux, qui propose également des cours ouverts durant cette semaine de congé. L'intérêt pour le futur étudiant, c'est de pouvoir facilement naviguer d'un cours à l'autre, ce qui est moins évident en présentiel. »

Dans cette haute école, on relève toutefois que les élèves du secondaire se renseignent assez peu cette année. « On avait déjà observé cette tendance l'an

passé, mais c'est encore plus visible depuis septembre dernier : la participation à des événements virtuels est assez faible. Et si elle est plus importante, il y a peu d'interactions. » Derrière leur écran, les jeunes n'osent pas participer, et encore moins poser des questions à leurs futurs enseignants.

Selon Anne-Sophie Vandevorde, cette distance des jeunes peut s'expliquer par l'absence de perspectives, inhérente à la crise.

« On sait que beaucoup de jeunes ne vont pas bien pour le moment. Le fait de se renseigner sur leur avenir scolaire et professionnel n'est donc pas vraiment à l'ordre du jour. Ils ne savent déjà pas comment ils vont terminer leur année de rhéto. De notre côté, on essaie évidemment de répondre à leurs préoccupations. Nous avons notamment lancé une plateforme destinée uniquement aux futurs étudiants. Mais il est clair que le virtuel reste quelque chose d'assez insaisissable. » ■



Dans le supérieur, les cours ouverts pour les futurs étudiants passent en mode virtuel.

« Il n'existe plus de rites de passage »

Avant de s'orienter, le jeune doit se connaître et définir ses motivations. Un préalable rendu difficile avec la crise.

• Interview :
Céline DEMELENNE

L'orientation professionnelle n'est possible qu'en définissant ses priorités, et en se comparant au groupe. Telle est la conviction d'Isabelle Arimont, présidente de l'ASBL EnneaBoost.

Isabelle Arimont, en quoi consiste votre ASBL ?

Son objectif est de rendre la connaissance de soi accessible à un maximum de jeunes. Nous nous basons sur l'ennéagramme, un modèle très com-

plet d'étude de la personnalité, pour accompagner les adolescents et les jeunes adultes. Sur cette base, nous avons créé une méthode, « Projeter les films de ma carrière », qui permet aux jeunes de définir qui ils sont, quels sont leurs talents, leurs critères d'épanouissement. Et c'est ensuite le groupe qui permet de mieux comprendre comment on fonctionne. C'est en se comparant aux autres que l'on parvient à définir ses priorités.

Le préalable à l'orientation est selon vous nécessaire, particulièrement en cette période.

Pour le moment, nous collaborons avec des 5^e et 6^e secondaire d'une école de Beauraing. Les jeunes ne viennent que s'ils sont motivés pour participer aux trois journées que nous proposons. Il est clair que pour les rhétos, cette période, c'est l'angoisse, le "no man's land". Il n'y a plus au-

cun rite de passage de la rhéto à la suite de la vie scolaire ou professionnelle.

L'accompagnement des jeunes est-il malmené depuis le début de la crise ?

Complètement. D'abord parce que les jeunes ont très peu d'occasions d'échanger entre eux. Or, pour se construire, ils ont besoin de se confronter à d'autres avis. Ensuite, ils ont moins de contacts avec les professionnels de première ligne, c'est-à-dire des enseignants en qui ils ont confiance et avec lesquels ils peuvent discuter de ces questions. Enfin, il n'y a aucun lieu au sein duquel le jeune peut discuter de ce qu'il veut faire dans la vie.

Le risque, c'est d'avoir une jeunesse déboussolée ?

Ce qui est clair, c'est que cette période de passage a été sacrifiée. Il n'y a aucun vécu social de cette transition. Or, c'est essentiel. Avec la crise, la société est en mutation et les jeunes ont encore moins de repères qu'avant. Ils se lancent dans des études sans savoir ce que cela peut donner en termes de débouchés, de réalité professionnelle. Ils ont besoin d'être accompagnés. ■



Pour Isabelle Arimont, l'accompagnement des jeunes a été sacrifié avec la crise.

Salons annulés : l'orientation professionnelle reste de mise

Pour aider les élèves de secondaire à s'orienter, différents salons, comme celui du SIEP, rythment habituellement l'année. La crise a cependant entraîné une vague d'annulations. « L'annulation du salon qui devait se tenir à Namur fin février a été très difficile, pas seulement

pour nous, mais aussi pour les jeunes et les exposants pour lesquels il s'agit d'un moment important », précise Ariane Gallez, conseillère en orientation et responsable du salon SIEP. L'annulation concerne d'ailleurs aussi les salons SIEP de Mons, Liège et Bruxelles.

Les organisateurs ont néanmoins décidé de s'adapter en proposant une version virtuelle du salon qui



Comme d'autres événements incontournables, le salon du SIEP a été annulé.

se tiendra, pour l'ensemble de la Belgique francophone, du 21 au 24 avril.

« L'enjeu, pour nous, sera de bien communiquer sur la préparation de cette visite, encore plus importante que lorsqu'elle est organisée en présentiel. Les jeunes pourront donc préparer leurs questions, chatter avec les expo-

sants en vidéo, par écrit, etc. » Une initiative qui ne remplacera évidemment pas les échanges interpersonnels, « mais nous voulions quand même préserver un outil, un espace au sein duquel les jeunes peuvent se renseigner et rencontrer l'ensemble des filières en un seul lieu. »

« Pas qu'un salon »

Ariane Gallez rappelle également que le SIEP n'est pas qu'un salon, mais une ASBL qui fonctionne tout au long de l'année.

« Pour le moment, l'information se fait bien entendu par téléphone, par mail, sur les réseaux sociaux mais aussi dans nos bureaux. D'ailleurs, l'agenda est plein pour les vacances de carnaval ! Nous sommes tou-

jours là pour assurer un conseil "humain", être à l'écoute des jeunes. »

La conseillère en orientation constate quotidiennement l'inquiétude des jeunes, et la difficulté d'envisager un avenir professionnel alors que la société tourne au ralenti.

« En orientation, ce qui est important, c'est de donner des perspectives. Ces moments difficiles peuvent aussi être l'occasion de rebondir, d'être créatif. On sait que, depuis des années, les jeunes restent sur des grands classiques en termes d'orientation : le droit, la médecine, etc. Or, ils ont désormais le temps d'investir d'autres domaines. Nous sommes là pour les aider, les soutenir dans cette information. Et s'informer, c'est déjà s'orienter. » ■

C. Dem